

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[418. Londres, Mardi 22 septembre 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

418. Londres, Mardi 22 septembre 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Autoportrait](#), [Chemin de fer](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Diplomatie](#), [Discours autobiographique](#), [Discours du for intérieur](#), [Europe](#), [France \(1830-1848, Monarchie de Juillet\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Portrait](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. □

Présentation

Date 1840-09-22

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je ne puis souffrir de vous écrire à la hâte, comme ces jours-ci. A part même l'ennui d'une lettre courte, être avec vous et me presser de vous quitter cela me choque. Je viens de me lever. Rien ne presse. Je m'appartiens. Je vous appartient.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 534/213-214

Information générales

Langue Français

Cote 1176-1177, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du document Lettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
418. Londres, Mardi 22 septembre 1840
huit heures

Je ne puis souffrir de vous écrire à la hâte, comme ces jours-ci. A part même l'ennui d'une lettre courte, être avec vous et me presser de vous quitter, cela me choque. Je viens de me lever. Rien ne me presse. Je m'appartiens. Je vous appartiens. Je reviens à votre dernière phrase.

" Pourquoi suis- je si triste ? " Je vous connais comme à moi, une raison d'être triste qui suffit à beaucoup de tristesse. J'accepte celle-là, pour vous comme pour moi. Y en a-t-il quelque autre ? Répondez- moi à la question que vous me faites. Savez-vous ce que j'ai découvert samedi ? Qu'il m'était désagréable de quitter Londres. En roulant sur le chemin de fer, je ne comprenais pas, à la lettre, je ne comprenais pas pourquoi j'avais le cœur un peu serré. Je l'ai trouvé en y pensant, et cela m'a soulagé de le trouver. J'aime Londres. Londres ou Paris. Quand un sentiment possède le coeur, que de mouvement instinctifs, irréfléchis, obscurs, il y fait naître ! On est triste ou joyeux sans savoir pourquoi. Puis on comprend. N'y a-t-il pas bien des chansons qui ont dit ce que je dis-là ? Voi che sapete & & Les chansons ont raison.

Je suis très préoccupé des affaires. La phase où nous entrons et la manière dont nous y entrons ne me plaît pas. Je suis convaincu qu'en France, comme en Europe on désire la paix, et qu'en France comme en Europe, on n'accepterait franchement, on ne soutiendrait ardemment la guerre qu'autant qu'elle serait née d'elle- même, par un accident imprévu, par une nécessité soudaine inévitable. Il faut ne pas vouloir la guerre, même eût-on la prévoyance qu'elle viendra. Car si le monde, qui n'en veut pas, peut soupçonner qu'elle est venue par la volonté ou par la faute de quelqu'un, ce sera, pour celui-là un affaiblissement immense impossible à mesurer. Vous le savez ; j'ai toujours cru, je crois toujours la guerre évitable ; mais quand je croirais, le contraire, et tout en m'y préparant, je m'appliquerais sans relâche, sérieusement, sincèrement à l'éviter jusqu'au moment où elle viendrait tomber sur moi comme la foudre. Si l'incendie doit éclater, il faut que ce soit par le feu du ciel, non pas d'une main d'homme. Personne hier à Holland house. J'ai tort ; lord Jeffrey, qui arrive d'Edimbourg. Je persiste dans ma première impression ; l'homme le plus spirituel que j'aie vu ici. Un peu d'humeur, et de découragement dans l'esprit ce qui en ôte beaucoup, car cela donne l'air vieux, et la vieillesse ne va pas mieux à l'esprit qu'au corps. Je ne sais ce qui m'arrivera ; jusqu'à présent, l'âge, en m'apportant de l'expérience, m'a paru n'apporter que de la lumière et de la force. J'ai appris à mieux penser et à mieux agir, non à douter et à désespérer. Un moment viendra, je le sais, où mon esprit conservât-il sa pleine santé, mon corps affaibli ne suffira plus à lui servir d'instrument. Je tâcherai de ne pas me faire illusion sur ce moment là.

Depuis quelques jours une singulière envie de dormir me prend tout de suite après dîner, presque à table. Beaucoup moins quand je dîne chez moi que chez les autres. Je soupçonne qu'on mange trop ici, même moi, et que la fatigue de mon estomac fait la lourdeur de ma tête. Une tempête affreuse. La pluie bat mes vitres à les casser. Les arbres de mon square baissent la tête jusque sur la grille qui l'entoure. Je crains bien que ceci ne me coûte demain ma lettre. La poste ne passera pas aujourd'hui. Je vois par les journaux anglais qu'elle a passé hier. Ils ont leur exprès

de Paris. Il faisait beau hier. La pluie a commencé le soir, quand je suis revenu de Holland house. une heure Cette irrégularité des lettres me désole autant pour vous que pour moi. Quand aurez-vous eu celle de Dimanche ? Quand c'est-à dire à quelle heure, car certainement vous l'aurez eue. Je regarde au vent ; je le trouve tombé. J'espère que ma lettre à moi, passera aujourd'hui et que je l'aurai demain. Pendant qu'on espère une transaction à Paris, j'y travaille ici de tout mon pouvoir. Travail difficile dans cette saison. Où saisir les gens pour les chauffer ? Et les rapports obscurs, contradictoires, embrouillent tout. On a dévié de cette grande idée qui présidait depuis dix ans à la conduite de l'Europe. Aucune question particulière ne vaut la guerre générale. Le mal est là. On n'a plus de boussole ! Et on a dévié pour la plus petite, la plus lointaine des questions, pour une question que bien peu d'années de patience devaient emporter. Je ramène sans relâche, devant tous les yeux, l'idée grande, l'idée simple qui a tout sauvé. C'est en son nom que je prêche la transaction. L'obstination est grande. Obstination d'aveugle, et d'aveugle piqué qu'on le soupçonne de ne pas voir. Je m'obstine aussi. Vous savez que je suis peu accessible, au découragement. Adieu. Je vous redemande, en finissant la réponse à votre question de samedi. Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 418. Londres, Mardi 22 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-09-22

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/467>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMardi 22 septembre 1840

HeureHuit heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 29/11/2024